**Lévinas *Totalité et infini* . Intériorité et économie. Jouissance et représentation. Le livre de poche pp138-140**

Le navigateur qui, utilise la mer et le vent domine ces éléments. mais ne les transforme pas , pour autant, en choses. Ils conservent l’indétermination des éléments malgré la précision des lois qui les régissent, que l’on peut connaître et enseigner. L’élément n’a pas de formes qui le contiennent. Contenu sans forme. Ou plutôt il n’a qu’un côté : la surface de la mer et du champ, la pointe du vent, le milieu sur lequel cette face se dessine ne se compose pas de choses. Il se déploie dans sa propre dimension - la profondeur inconvertible en largeur et en longueur où s'étend la face de l'élément. La chose certes, elle non plus, ne s’offre que par une face unique ; mais nous pouvons en faire le tour, et l’envers en vaut l’endroit. Tous les points de vue se valent. La profondeur de l’élément le prolonge et le perd dans la terre et dans le ciel « rien ne finit, rien ne commence ».

A vrai dire, l’élément n’a pas de face du tout. On ne l'aborde pas. La relation adéquate à son essence le découvre précisément comme un milieu : on s’y baigne. A l’élément, je suis tout intérieur. L’homme n’a vaincu les éléments qu’en surmontant cette intériorité sans issue par le domicile qui lui confère une extra-territorialité. Il prend pied dans l’élémental par un côté déjà approprié : un champ par moi cultivé, la mer où je pêche et où j’amarre mes bateaux, la forêt où je coupe du bois et tous mes actes, tout ce travail se réfèrent au domicile. L'homme plonge dans l'élémental à partir du domicile, appropriation première dont nous parlerons plus loin. Il est intérieur à ce qu'il possède, de sorte que nous pourrons dire que le domicile, condition de toute propriété, rend la vie intérieure possible. Le moi est de la sorte chez soi. Par la maison notre relation avec l'espace comme distance et comme étendue se substitue au simple «  baigner dans l'élément ». Mais la relation adéquate avec l'élément est précisément le fait de se baigner. L'intériorité de l'immersion ne se convertit pas en extériorité. La qualité pure de l'élément ne s'accroche pas à une substance qui la supporterait. Baigner dans l'élément, c'est être dans un monde à l'envers et, ici, l'envers ne vaut pas l'endroit. La chose s'offre à nous par sa face, comme une sollicitation venant de sa substantialité, d'une solidité (déjà suspendue par la possession). Nous pouvons certes nous représenter le liquide ou le gazeux, comme une multiplicité de solides, mais nous faisons alors abstraction de notre présence au sein de l'élément. Le liquide manifeste sa liquidité, ses qualités sans support, ses adjectifs sans substantif, à l'immersion du baigneur. L'élément nous offre comme l'envers de la réalité, sans origine dans un être, bien que s'offrant dans la familiarité - de la jouissance - comme si nous nous tenions dans les entrailles de l'être. Aussi pouvons-nous dire que l'élément vient vers nous de nulle part. La face qu'il nous offre ne détermine pas un objet, demeure entièrement anonyme. C'est du vent, de la terre, de la mer, du ciel, de l'air. L'indétermination ici n'équivaut pas à l’ infini dépassant les limites. Il précède la distinction du fini et de l'infini. Il ne s'agit pas d'un *quelque chose*, d’un étant se manifestant comme réfractaire à la détermination qualitative. La qualité se manifeste dans l’élément comme ne déterminant rien.

Aussi la pensée ne fixe-t-elle pas l'élément comme un objet. Il se tient, pure qualité, en dehors de la distinction du fini et de l'infini. La question de savoir quelle est l'  « autre face » de ce qui nous en offre une, ne surgit pas dans la relation entretenue avec l'élément. Le ciel, la terre, la mer, le vent se suffisent. L'élément bouche en quelque façon l’infini par rapport auquel il aurait fallu le penser et par rapport auquel se situe, en fait, la pensée scientifique qui a reçu d'ailleurs l'idée de l’infini.

Tout objet se propose à la jouissance – catégorie universelle l'empirie - même si je me saisis d'un objet-ustensile, si je le manie comme *Zeug*. Le maniement et l’utilisation d’outils, le recours à tout l'attirail instrumental d’une vie - qu'il serve à fabriquer d'autres outils ou à rendre accessibles les choses, s'achève en jouissance. En tant que matériel ou attirail, les objets d'usage courant se subordonnent à la jouissance - le briquet à la cigarette qu'on fume, la fourchette à la nourriture, la coupe aux lèvres. Les choses se réfèrent à ma jouissance. C'est une constatation la plus banale qui soit et que les analyses de la *Zeughaftigkeit* n'arrivent plus à effacer. La possession elle-même et toutes les relations avec les notions abstraites s’invertissent en jouissance. Le chevalier avare de Pouchkine jouit de posséder la possession du monde.

Relation ultime avec la plénitude substantielle de l'être, avec sa matérialité - la jouissance embrasse toutes les relations avec les choses. La structure du *Zeug* en tant que *Zeug* et le système de références où il se place, se manifestent certes irréductibles à la vision dans le maniement soucieux, mais n'enserrent pas la substantialité des objets toujours en sus. D'ailleurs le meuble, la maison, l'aliment, le vêtement ne sont pas *Zeuge* au sens propre du terme : le vêtement sert à protéger le corps ou à le parer, la maison à l'abriter, l'aliment à le restaurer. Mais on en jouit ou on en souffre, ce sont des fins. Les outils eux-mêmes qui sont en vue de …deviennent objets de jouissance. La jouissance d’une chose - fût-elle outil - ne consiste pas seulement à rapporter cette chose à l'usage pour lequel elle est fabriquée - la plume à l'écriture, le marteau au clou à enfoncer, mais aussi à peiner ou à se réjouir de cet exercice. Les choses qui ne sont pas outils - le bout de pain, le feu de cheminée, la cigarette s'offrent à la jouissance. Mais cette jouissance accompagne toute utilisation des choses, même lorsqu’il s'agit d'une entreprise complexe et que seule la fin d’un travail absorbe la recherche. L utilisation d'une chose en vue de …, cette référence au tout, reste au rang de ses attributs. On peut aimer son métier, jouir de ces gestes matériels et des choses qui permettent de les accomplir. On peut transformer en sport la malédiction du travail. L'activité n'emprunte pas son sens et sa valeur à un but ultime et unique, et comme si le monde formait un système de références utiles dont le terme concerne notre existence même. Le monde répond à un ensemble de finalités autonomes qui s'ignorent. Jouir sans utilité, en pure-perte, gratuitement, sans renvoyer à rien d'autre, en pure dépense, voilà l’humain.

Amoncellement non systématique d'occupations et de goûts, à égale distance du système de la raison où la rencontre d’Autrui ouvre l’infini du système de l’instinct, antérieur à l’être séparé, antérieur à l'être véritablement né, séparé de sa cause, nature.

Dira-t-on que cet amoncellement a pour condition l’aperception de l’utilité, réductible au souci pour l'existence ? Mais le souci de nourritures ne se rattache pas à un souci pour l’existence. L'inversion des instincts de nutrition qui ont perdu leur finalité biologique marque le désintéressement même de l'homme. La suspension ou l’absence de finalité dernière a une face positive, la joie désintéressée du jeu. Vivre, c'est jouer en dépit de la finalité et de la tension de l’instinct; vivre de quelque chose sans que ce quelque chose ait le sens d'un but ou d'un moyen ontologique, simple jeu ou jouissance de la vie. Insouciance à l’endroit de l’existence qui a un sens positif. Elle consiste à mordre à pleines dents aux nourritures du monde, à agréer le monde comme richesses, à faire éclater son essence élémentale. Dans la jouissance, les choses retournent à leurs qualités élémentales. La jouissance, la sensibilité, dont elle développe l'essence, se produit précisément comme une possibilité d’être en ignorant le prolongement de la faim jusqu'au souci de la conservation. […] la nourriture ne peut s’interpréter comme ustensile que dans un monde d’exploitation.